



De Jpw à Panopolis. Regards grecs sur la toponymie et la topographie d'un territoire égyptien

Marion Claude

► To cite this version:

Marion Claude. De Jpw à Panopolis. Regards grecs sur la toponymie et la topographie d'un territoire égyptien. Ch. Cassier (éd.), Géographie et archéologie de la religion égyptienne. Espaces culturels, pratiques locales, CENiM 17, Montpellier, 2017, 2017. <hal-01956336>

HAL Id: hal-01956336

<https://hal.science/hal-01956336v1>

Submitted on 15 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



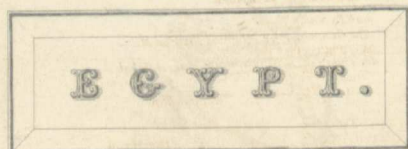
CENiM 17

Cabiers «Égypte Nilotique et Méditerranéenne»

Géographie et archéologie de la religion égyptienne

Espaces culturels, pratiques locales

Textes réunis et édités par Ch. CASSIER



English Miles.

Montpellier 2017

Université Paul-Valéry Montpellier 3 – CNRS
UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »
Équipe « Égypte Nilotique et Méditerranéenne » (ENiM)

CENiM 17

Cahiers de l'ENiM

Géographie et archéologie de la religion égyptienne

Espaces culturels, pratiques locales

Textes réunis et édités par
Charlène Cassier

Montpellier, 2017

En couverture, carte extraite de W.F. CUMMING, *Notes of a Wanderer, in search of Health, through Italy, Egypt, Greece, Turkey, up the Danube, and down the Rhine* I, Londres, 1839, ([disponible en ligne](#)).

Dans cet ouvrage, la police copte est IFAO N Copte © IFAO & Jonathan Perez. Les hiéroglyphes sont édités avec le logiciel JSesh conçu par Serge Rosmorduc.

© Équipe « Égypte Nilotique et Méditerranéenne » de l'UMR 5140, « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » (Cnrs – Université Paul-Valéry Montpellier 3), Montpellier, 2017

Au professeur Jean-Claude Grenier

Sommaire

Marc Gabolde

Préface I-III

Charlène Cassier

Introduction 1-8

Léo CAGNARD

Perspectives de recherche archéologique dans la région de l'ancienne Khem/Létopolis
à travers une étude préliminaire de géographie historique 9-48

Charlène CASSIER

Persistance des lieux de culte à Atfih.
Vers une carte archéologique des antiques espaces cultuels 49-67

Marion CLAUDE

De *Jpw* à Panopolis.
Regards grecs sur la toponymie et la topographie d'un territoire égyptien 69-90

Romain FERRERES

Le Domaine de Thot de Pa-Oudjy.
Réalités d'un toponyme de la province de l'Oryx 91-107

Laurie ROUVIÈRE

Le culte des canidés dans la région de Hardai/Cynopolis.
Enquête épigraphique et archéologique 109-128

Abstracts and keywords 129-131

Abréviations 133-134

Bibliographie 135-163

Sites web 165

Indices 167-172

De *Jpw* à Panopolis Regards grecs sur la toponymie et la topographie d'un territoire égyptien

Marion Claude

ASM - Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, UMR5140,

Univ Paul-Valéry Montpellier 3, CNRS, MCC, 34000, Montpellier, France

LE LANGAGE est un mode de description du monde. Les mots et les choses sont intimement liés et exercent une influence réciproque les uns sur les autres. La toponymie n'y fait pas exception : le nom attribué à une ville reflète le regard porté sur celle-ci par le locuteur ; et inversement, le nom usité influe, de façon performative, sur la conception de la ville, l'image qu'elle renvoie et donc son développement ¹.

En Égypte, ce phénomène est d'autant plus frappant que nombre de villes ont eu au cours de leur histoire des noms différents, nés des circonstances historiques ². C'est particulièrement l'évolution toponymique résultant du contact avec le monde grec – avant et après la conquête d'Alexandre – qui va être abordée ici : que peuvent nous apprendre les noms grecs et le contexte de leur emploi sur le regard que ce peuple portait sur l'Égypte, sur le rapport qu'hellénophones et indigènes entretenaient et leur place et influence respectives dans la société égyptienne ?

À travers le cas d'Akhmîm, la Panopolis grecque, seront examinés les liens qui peuvent exister entre le nom et la chose, entre le texte et l'archéologie. La première partie de cette étude sera consacrée à la toponymie de la ville, égyptienne d'abord, puis grecque, et à la diversité des conceptions de l'espace dont elle témoigne. Une seconde partie rassemblera les témoignages des auteurs « classiques » de langue grecque concernant la ville d'Akhmîm pour comparer brièvement leurs récits aux vestiges archéologiques notamment.

Quelques remarques de toponymie : Akhmîm, des Égyptiens aux Grecs

Au cours de son histoire, la ville aujourd'hui appelée Akhmîm a connu plusieurs dénominations, soit simultanément, soit successivement. En revenant sur ces toponymes, le contexte et la durée de leur utilisation, il s'agira de chercher à comprendre ce qu'un nom peut nous apprendre non seulement d'une ville mais aussi de ceux qui la nomment.

¹ Au sujet des rapports entre mots et choses, entre toponymes et lieux, on se reportera avec profit à l'avant-propos et à l'introduction de S. DENOIX, « Avant-propos. Identifier, mémoriser, éradiquer, ou comment organiser le monde en le nommant » et S. DHENNIN, Cl. SOMAGLINO, « Introduction », dans S. Dhennin, Cl. Somaglino (éd.), *Décrire, imaginer, construire l'espace. Toponymie égyptienne de l'Antiquité au Moyen-Âge*, RAPH 39, 2016, p. IX-XVI et 1-11.

² Pour un exemple parmi d'autres, cf. J.-L. FOURNET, « Coptos gréco-romaine à travers ses noms », dans M.-F. Boussac, M. Gabolde, G. Galliano (éd.), *Autour de Coptos. Actes du colloque organisé au Musée des Beaux-Arts de Lyon. 17-18 mars 2000*, *Topoi* suppl. 3, 2002, p. 47-60.

Un point sur les noms égyptiens d'Akhmîm

À l'époque pharaonique, la capitale de la IX^e province de Haute-Égypte³ est connue sous deux noms différents, *Jpw* et *Hnty-Mnw*⁴. L'un et l'autre sont employés dans des contextes spécifiques qui permettent de mieux comprendre quelle était la conception égyptienne de la ville.

Le nom le plus anciennement et le plus fréquemment attribué à la ville est *Jpw*. On le rencontre dès la V^e dynastie dans les tombes des prêtres et hauts dignitaires de la ville⁵, à al-Hawawish, tout particulièrement dans l'expression *Mnw nb Jpw*, « Min seigneur d'Akhmîm ».

Jpw désigne alors le domaine sur lequel Min, le dieu local, exerce son autorité, même s'il est difficile de déterminer à partir des sources disponibles quelle était son extension : sans doute s'agissait-il du village d'origine et du temple qui lui était associé⁶. Quoi qu'il en soit, l'acception du mot recouvre principalement le domaine religieux. Plus tard dans l'histoire égyptienne, et jusqu'à l'époque hellénistique, ce terme d'*Jpw* continue de désigner le domaine divin : il se rencontre principalement dans les épithètes divines, les titres de prêtres, les formules funéraires ou les processions des temples.

À partir du Moyen Empire, cependant, apparaît une autre désignation qui semble faire référence à la même localité : *Hnty-Mnw*. Ce terme se retrouve dans des contextes dits « civils », dans des titres administratifs ou agricoles⁷, ce en quoi il diffère d'*Jpw*. Si ce toponyme reste assez rare jusqu'à la Basse Époque dans les sources, il apparaît plus fréquemment au dernier millénaire, jusqu'à remplacer quasi systématiquement *Jpw*, notamment en démotique.

La coexistence des deux toponymes puis la disparition progressive de l'un au profit de l'autre trouve son origine dans les racines de l'histoire égyptienne et on pourrait proposer une reconstitution de l'histoire de la ville selon le modèle suivant : la première occupation humaine, centrée autour du temple de Min, a baptisé cet ensemble *Jpw*, sans qu'on connaisse, d'ailleurs, l'origine étymologique de ce mot. Par la suite, la ville proprement dite s'est développée, ses activités se sont diversifiées, ne reposant plus uniquement sur le fonctionnement du temple, ce qui a conduit à la dissocier de celui-ci. Cette ville nouvelle, grandie au pied du temple de Min, a ainsi reçu un nom nouveau pour la différencier du domaine divin qu'était *Jpw*⁸ : (*p3 dmj*) *Hnty-Mnw*, « (le bourg) qui fait face à Min ».

³ Cette province fait l'objet de notre thèse de doctorat intitulée *Topographie religieuse et organisation culturelle de la IX^e province de Haute-Égypte. De l'Ancien Empire à l'époque romaine*, en préparation sous la direction de Marc Gabolde à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

⁴ Ces noms, leurs graphies, leurs emplois et ce qu'ils désignent seront étudiés plus en détail dans notre thèse.

⁵ N. KANAWATI, *The Rock Tombs of el-Hawawish. The Cemetery of Akhmim I-X*, Sydney, 1980-1992.

⁶ Sur le développement urbanistique en Égypte avant le Nouvel Empire et la bibliographie afférente, cf. R. BUSSMANN, « Urbanism and Temple Religion in Egypt: a Comment on Hierakonpolis », *JEA* 100, 2014, p. 328-337.

⁷ Parmi les premières attestations connues se trouvent : W.C. HAYES, *A Papyrus of the Late Middle Kingdom in the Brooklyn Museum*, New-York, 1955, pl. I, 4 et III, 34-6 ; la stèle d'Antef-iker, datée de l'an 33 de Sésostri I^{er} et conservée au Rijksmuseum van Oudheden de Leyde sous le n° AP 7, l. 4 (cat. Leemans V3).

⁸ Signalons ici toutefois que pour K.P. KUHLMANN, *Materialien zur Archäologie und Geschichte des Raumes von Akhmim*, *SDAIK* 11, 1983, p. 9-11, contrairement à notre hypothèse, il ne s'agit pas tant d'une ville nouvelle que d'une nouvelle fondation d'un temple accompagné de bâtiments annexes qui serait à l'origine de l'agglomération nommée *Hnty-Mnw*. Les deux noyaux urbains auraient été centrés chacun sur un temple et auraient fini par se mêler, le nom le plus récent prévalant sur le plus ancien, comme *Mn-nfr* a supplanté

De fait, si l'on observe un instant un plan de l'actuelle Akhmîm, le noyau de la ville se dessine clairement, établi sur le *kôm* qui marque la présence sous ses pieds de ruines anciennes⁹. Et ce centre se situe très exactement dans l'axe des temples d'Isis et de Min, face aux portes du domaine divin [fig. 1].

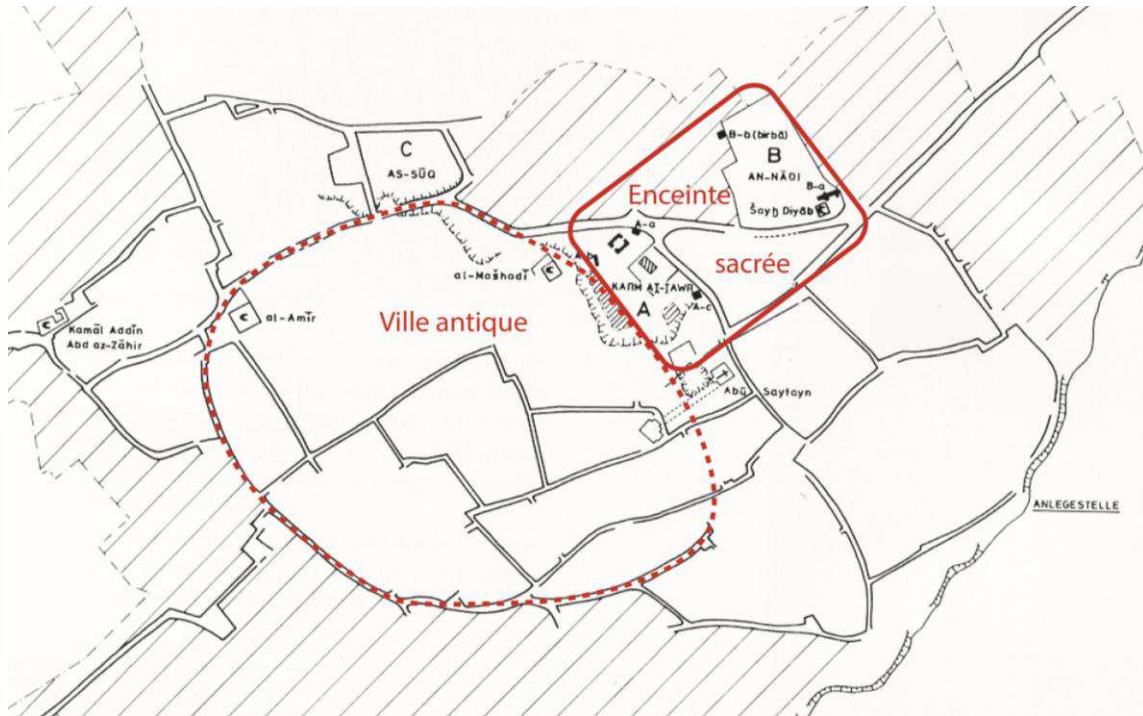


Fig. 1. Schéma de position de la ville par rapport au domaine divin (Fond de carte d'après K.P. KUHLMANN, *SDAIK* 11, 1983, p. 15, abb. 2).

Ainsi, selon nous, au moins à partir du règne de Sésostri I^{er}, et possiblement déjà auparavant, le centre actif de la ville se nommait *Hnty-Mnw* et il s'agissait là du nom usité. Au contraire, le traditionnel *Jpw* n'a conservé qu'un usage religieux ; de ce fait, il est certes le plus souvent mentionné dans nos sources – qui sont principalement funéraires et religieuses – tout au long de l'histoire égyptienne, mais il a aussi subi une sorte de « fossilisation » en même temps que l'égyptien classique devenait une langue morte, uniquement employée en contexte sacerdotal.

Puis, alors que *Hnty-Mnw* florissait dans les derniers siècles de la civilisation égyptienne, *Jpw* a sombré dans l'oubli, au point d'être parfois remplacé par *Hnty-Mnw* dans certains contextes religieux, en démotique comme en hiéroglyphes¹⁰. Si les deux toponymes ont cohabité tout

Hw.t-k3-Pth à Memphis. L'auteur placerait ainsi *Jpw* au bord du Nil, au sud de *Hnty-Mnw* (l'actuelle Akhmîm). Cette proposition n'est cependant pas, à notre connaissance, étayée par des éléments archéologiques.

⁹ A. DE SAINT-GENIS, « Notice sur les restes de l'ancienne ville de Chemmis ou Panopolis aujourd'hui Akhmym et sur les environs », dans l'édition impériale de la *Description de l'Égypte. Antiquités, Descriptions* II, 1818, p. 21 : « La ville est à un quart de lieue environ du Nil, sur une petite hauteur qu'on croiroit avoir été faite exprès pour la mettre au-dessus de l'inondation, comme toutes les villes modernes de l'Égypte ; mais cette élévation résulte de ce que l'emplacement de l'antique cité a été longtemps habité. ».

¹⁰ Pour ne citer qu'un exemple, la stèle CG 31095 du Caire (W. SPIEGELBERG, *Die demotischen Denkmäler I. Die Demotischen Inschriften*, CGC, Leipzig, 1904, p. 25-26) mentionne aussi bien *Mnw-R' nb Jpw* (l. 5) que *3s.t wr.t mw.t-ntr hnwt Hnty-Mnw* (l. 4).

au long de la période pharaonique, et encore par la suite, il semble que le premier soit assez vite devenu un nom désignant une réalité religieuse tandis que l'autre incarnait la ville dans sa dimension profane. L'une est la ville des dieux et des défunts, quand l'autre est celle des hommes.

La prévalence de *Hnty-Mnw* sur *Jpw* dans la langue vernaculaire se retrouve d'ailleurs dans la première tradition grecque, qui a bénéficié d'une transmission orale et populaire quant à la géographie de l'Égypte.

Le multiculturalisme et ses conséquences sur la toponymie

Des premiers voyageurs grecs à la domination lagide puis romaine, la question de la toponymie – comment nomme-t-on une ville étrangère ? – s'est posée. La réponse qui y a été apportée est différente selon les périodes et témoigne de l'évolution des interactions entre ces deux cultures. En effet, la façon dont une ville est désignée – par son nom indigène, par une transposition de ce nom, par une réinterprétation de sa spécificité – est révélatrice du regard porté par un peuple sur un autre. La relation ambiguë que les Grecs entretiennent avec l'Égypte s'y révèle pleinement, entre curiosité et appropriation, respect et domination.

Les Grecs à la découverte de l'Égypte : toponymie et identité(s)

Quand les premiers voyageurs grecs arrivent en Égypte, ils sont confrontés à un pays étranger possédant une culture forte et ancienne qui les fascine autant qu'elle les déroute. Dans leurs interactions avec les Égyptiens, ils se heurtent notamment à une langue étrangère, problème qu'ils pallient grâce à des interprètes bilingues. Cependant, s'il est une chose *a priori* intraduisible dans une langue, ce sont les noms propres, théonymes, anthroponymes ou toponymes¹¹. Leurs témoignages fournissent ainsi une lecture intéressante de l'Égypte à travers la toponymie, supposée fiable, à la réserve près d'une bonne transcription par une oreille grecque des sonorités égyptiennes.

Hérodote est le premier historien grec dont les écrits sont encore connus aujourd'hui à décrire l'Égypte avec autant de détails, s'étant renseigné auprès des Égyptiens eux-mêmes. La réalité de son voyage dans le pays, ainsi que la fiabilité des informations qu'il livre ont pu être contestées¹² ; il n'en demeure pas moins que, si l'on fait la part de la différence de cultures entre Grecs et Égyptiens qui a pu conduire à des incompréhensions et réinterprétations, bien des récits de l'historien concernant les villes d'Égypte peuvent être rattachés à des faits qui sont connus par ailleurs.

Il se trouve qu'Akhmîm ne fait pas exception, et le passage du livre d'*Euterpe*¹³ qui parle de la ville a fait l'objet de bien des remarques¹⁴. Sans s'attacher ici à en reprendre tous les

¹¹ Sur cette question, pour la région thébaine, cf. J. QUAEGBEUR, « Les appellations grecques des temples de Karnak », dans P. Nasser, H. de Meulenaere, J. Quaegebeur (éd.), *Miscellanea in honorem Josephi Vergote*, OLP 6-7, 1975-1976, p. 463-478.

¹² Parmi les commentateurs du livre II d'Hérodote, voir en particulier : C. SOURDILLE, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, Paris, 1910 ; *id.*, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paoletteris, 1910 ; A.B. LLOYD, *Herodotus, book II*, EPRO 43/1-3, 1993-1994. Cf. *infra* pour une autre perspective sur le voyage d'Hérodote en Haute-Égypte au regard de l'exemple d'Akhmîm.

¹³ Hérodote, *Histoires* II, 91. Pour une analyse plus complète de la première partie de ce passage, cf. *infra*.

¹⁴ Citons, notamment, A.B. LLOYD, « Perseus and Chemmis », *JHS* 89, 1969, p. 79-86, qui reprend une grande partie de la bibliographie antérieure.

points, on se contentera d'examiner les données toponymiques de ce passage et leurs implications pour l'histoire de l'Égypte et de la ville. Le chapitre en question localise la ville grâce à trois toponymes :

Χέμμης πόλις μεγάλη νομοῦ τοῦ Θηβαϊκοῦ ἐγγὺς Νέης πόλιος...

« **Chemmis**, ville importante du **nome thébaïque**, proche de **Neapolis**... » ¹⁵

Le premier désigne la ville dans laquelle on reconnaît l'actuelle Akhmîm. On reviendra un peu plus bas sur la question de cette assimilation.

Le deuxième la situe dans la région de la Thébaidé, qui s'étend d'Assouan à Assiout, ce qui correspond effectivement à la situation d'Akhmîm, comme à celle de nombreuses autres villes importantes.

Le troisième, enfin, soulève plus de questions. Il désigne une ville *a priori* inconnue par ailleurs, répondant au nom de Neapolis, « ville neuve » ¹⁶. Le fait que son nom soit typiquement grec, qu'elle soit citée par Hérodote comme point de référence grâce auquel localiser Chemmis pour son public laisse penser qu'il devait s'agir d'une ville peuplée de Grecs et potentiellement connue des lecteurs de l'historien.

À l'époque d'Hérodote, les villes ou quartiers grecs connus en Égypte se situent dans le Delta ¹⁷, bien loin de la Thébaidé ¹⁸. Pourtant, à l'époque ptolémaïque, une telle ville existe bien, à quelques kilomètres au sud d'Akhmîm : il s'agit de Ptolémaïs Hermiou ¹⁹, cité grecque réputée fondée par Ptolémée I^{er} Sôter. Il s'agit d'ailleurs de la seule ville ayant le statut juridique de πόλις ²⁰ en Haute-Égypte. Chez Strabon ²¹, quelques siècles plus tard, elle est décrite comme la plus grande ville (sans doute faut-il sous-entendre : grecque) de Thébaidé et plus grande encore que Memphis, dont la population hellène était pourtant importante. Il s'agit donc d'une cité florissante, habitée par des Grecs, ce qui correspondrait bien au récit d'Hérodote, si sa fondation n'était pas, semble-t-il, postérieure.

Examinons cependant le cas d'une autre πόλις d'Égypte, qui existait déjà à l'époque d'Hérodote : Naucratis ²². Cette ville était, au V^e siècle av. J.-C., un riche *emporion*, c'est-à-

¹⁵ Hérodote, *op.cit.*, traduction personnelle d'après le texte grec établi par Ph.-É. LEGRAND, *Hérodote. Histoires. Livre II Euterpe*, CUF, 1936, p. 123. Voir aussi l'édition d'A. BARGUET, *Hérodote. L'Enquête. Livres I à IV*, Paris, 1964, p. 204.

¹⁶ La plus célèbre de ces nombreuses villes grecques baptisées par défaut « ville neuve » reste, bien sûr, la Naples italienne.

¹⁷ Les plus importantes étant l'*emporion* de Naucratis et le quartier grec de Memphis, à quoi s'ajoutent d'autres sites, comme Thônîs, Daphnæ/Tell al-Dafna ou Tell al-Herr. Cf. J.-Y. CARREZ-MARATRAY, C. DEFERNEZ, « L'angle oriental du Delta : les Grecs avant Alexandre », dans P. Ballet (éd.), *Grecs et Romains en Égypte. Territoires, espaces de la vie et de la mort, objets de prestige et du quotidien*, BiEtud 157, 2012, p. 31-45.

¹⁸ Signalons cependant que l'on conserve en Thébaidé pour la période pré-hellénistique des traces du passage de Grecs, visiteurs ou soldats, à Abydos, Thèbes et jusqu'à Éléphantine : cf. T.F.R.G. BRAUN, « The Greeks in Egypt », dans J. Boardman, N.G.L. Hammond (éd.), *The Cambridge Ancient History III/3. The Expansion of the Greek World, eighth to sixth Centuries B.C.*, Cambridge, 1982, p. 32-56.

¹⁹ Sur cette ville encore trop méconnue, voir notamment : G. PLAUMANN, *Ptolemais in Oberägypten*, Leipzig, 1910 ; Y. EL-MASRY, « The Ptolemaic Town (Ptolemais) », dans Z. Hawass et J. Richards (éd.), *The Archaeology and Art of Ancient Egypt: Essays in Honor of David B. O'Connor I*, Le Caire, 2007, p. 251-265.

²⁰ Une πόλις grecque est constituée de trois éléments : l'assemblée du peuple (ἐκκλησία), le conseil (βουλή) et les magistrats (πρύτανις).

²¹ Strabon, *Géographie* XVII, 1, 42.

²² Au sujet de Naucratis, et pour la bibliographie antérieure, cf. B. REDON, « L'identité grecque de Naucratis. Enquête sur la fabrication de la mémoire d'une cité grecque d'Égypte aux époques hellénistique et romaine »,

dire une sorte de comptoir grec en territoire égyptien, soumis au droit égyptien et au pouvoir royal. Ce n'est probablement qu'au moment de la conquête de l'Égypte par Alexandre²³ qu'elle reçut le statut spécifique de πόλις. Il faut sans doute voir là une volonté du nouveau souverain d'affermir la puissance grecque dans la région en accordant un statut légal grec à des Grecs déjà établis en Égypte, plutôt qu'en créant *ex nihilo* une πόλις.

De là, il n'y a qu'un pas pour supposer que Ptolémée I^{er} Sôter a suivi l'exemple d'Alexandre en Thébaïde, bastion de la culture égyptienne, en accordant aux quelques mercenaires et commerçants grecs établis dans la région à l'époque saïte, si propice aux Grecs en Égypte, de s'organiser en πόλις. Une telle fondation permettait au nouveau souverain d'affirmer la présence et la culture grecque en Haute-Égypte²⁴, d'y répandre son nom en le donnant à une ville qui n'en avait pas vraiment, la « ville neuve » d'Hérodote, et de s'assurer le soutien de la communauté grecque locale, ce que l'on imagine vital à une période où toute l'administration du pays était en passe d'être réformée.

L'hypothèse de la présence grecque à Neapolis / Ptolémaïs Hermiou avant même l'obtention du statut de πόλις par la ville est séduisante²⁵ ; mais seules des fouilles approfondies sur le site de l'actuelle al-Menshah pourraient permettre de redécouvrir le passé de cette ville si mal connue. En attendant de telles recherches et leurs résultats, on se contentera de mentionner en faveur de l'identification de Ptolémaïs à Neapolis que l'un des dèmes de la cité se nommait Danaëus, du nom de Danaë, mère de Persée. Rappelons que Persée est le nom donné par Hérodote au dieu de Chemmis²⁶, et que l'historien tenait sans doute ses sources des Grecs installés à Neapolis.

Concluons ici cet excursus sur Ptolémaïs pour revenir à Chemmis. Si l'on accepte l'identité de Neapolis et Ptolémaïs Hermiou, la probabilité est grande, d'après les indications géographiques d'Hérodote, que la ville de Chemmis corresponde à l'actuelle Akhmîm, identification acceptée depuis longtemps, quoiqu'elle ait pu être remise en cause²⁷. Ceci se trouve appuyé par la proximité phonétique entre le nom courant de la ville en Égypte, *Hnty-Mnw*, et le nom grec que lui donne Hérodote, Chemmis, simple transposition phonétique en caractères grecs, si l'on considère que le -ty final de *Hnty* ne se prononçait plus²⁸. Nous avons là la preuve qu'à la Basse Époque la ville était habituellement nommée *Hn(ty)-Mnw* par ses habitants, et que c'est sous ce nom égyptien qu'on la désigna à Hérodote.

Si le doute sur l'équivalence entre *Hn(ty)-Mnw* et Chemmis persistait encore, un passage de Diodore de Sicile permet de le lever :

REG 125/1, 2012, p. 55-93 et notamment p. 56, n. 2 ; P. BALLET, « Introduction », dans P. Ballet (éd.), *op. cit.*, p. 4, n. 8.

²³ A. BRESSON, « Rhodes, l'Hellénion et le statut de Naucratis », *DHA* 6, 1980, p. 291-349.

²⁴ Sur les villes grecques nommées Ptolémaïs et les implications politiques de ces toponymes, voir E.-S.M. GAD, « Ptolemaïs-Named Settlements of Hellenistic Egypt. A Contextual Approach. », dans S. Dhennin, Cl. Somaglino (dir.), *Décrire, imaginer, construire l'espace. Toponymie égyptienne de l'Antiquité au Moyen-Âge*, *RAPH* 39, 2016, p. 167-187 et plus particulièrement p. 169-170 au sujet de la fondation de Ptolémaïs Hermiou dans le but d'établir le contrôle grec sur la Thébaïde.

²⁵ Cette hypothèse a déjà été émise quelques fois, notamment par C. SOURDILLE, *La Durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paris, 1910, p. 159 ou plus récemment A.B. LLOYD, « Perseus and Chemmis », *JHS* 89, 1969, p. 80.

²⁶ Hérodote, *Histoires* II, 91 ; S. SAUNERON, « Persée, dieu de Khemmis », *RdE* 14, 1962, p. 53-57, repris dans *id.*, *Villes et légendes d'Égypte*², *BiEtud* 90, 1983, p. 39-44.

²⁷ Cf. *loc. cit.* et n. 12 et 13.

²⁸ Cette prononciation tardive *Hn-Mn* voire *Hm-Mn* est confirmée par les graphies démotiques. Cf. K.P. KUHLMANN, *op. cit.*, p. 9, n. 38.

πόλιν ἐπώνυμον κατὰ τὴν Θηβαΐδα, καλουμένην μὲν ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων Χεμμώ, μεθερμηνευομένην δὲ Πανὸς πόλιν.

« Il existe dans la Thébàïde une ville éponyme ²⁹, appelée par les habitants Chemmo, ce qui signifie "ville de Pan" » ³⁰.

Or, à l'époque lagide où vit Diodore, les noms grecs des villes égyptiennes sont bien fixés, et il ne fait aucun doute que l'expression Πανὸς πόλιν fait référence à Akhmîm/Panopolis. Diodore, au I^{er} siècle av. J.-C., jongle donc avec les différentes cultures en présence sur le sol égyptien, la grecque et l'égyptienne, et cherche à faire le lien entre les deux. Non seulement signale-t-il que Panopolis correspond à Chemmo, la Chemmis d'Hérodote, mais il affirme que le nom de l'une est la traduction de l'autre. Ce qui, à défaut d'être une équivalence exacte, n'en est pas moins juste : la ville « qui est en face de Min » est bien, dans les faits, la « ville de Pan », d'après l'*interpretatio graeca* qui fait de Min l'équivalent égyptien de Pan.

Quand Diodore de Sicile écrit sur l'Égypte, ses sources sont doubles : grecques, issues du pouvoir en place, de l'administration lagide ; mais aussi égyptiennes, qui lui transmettent, comme pour Hérodote quelques siècles plus tôt, le nom vernaculaire de la ville.

Ce témoignage montre qu'à l'époque ptolémaïque, la tradition égyptienne et la tradition grecque cohabitaient dans chacune des communautés, et ce n'est que grâce à sa démarche d'historien que Diodore est conduit à s'intéresser aux deux noms et à expliciter la relation qui lie l'un à l'autre. La séparation culturelle des deux toponymes est d'ailleurs soulignée par la documentation locale : les sources démotiques ignorent le nom grec Panopolis, et il en va de même avec les sources papyrologiques grecques pour le nom égyptien *Hnty-Mnw*.

Panopolis : nom(s) grec(s) d'une ville d'Égypte

Avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie lagide se développe une nouvelle géographie de l'Égypte. En effet, nommer un territoire, c'est affirmer son pouvoir sur celui-ci, modifier son identité ³¹. Donner un nom grec à une ville d'Égypte, c'est donc la placer sous autorité grecque, créer une lecture hellénisée du pays. L'*interpretatio graeca* des villes égyptiennes au début de l'époque ptolémaïque répond ainsi à un double besoin : ancrer une domination lagide qui s'exerce depuis la distante Alexandrie et donner une base en langue grecque à la nouvelle administration du pays.

²⁹ Éponyme de Pan, cité dans la phrase précédente. Diodore évoque dans ce passage l'expédition d'Osiris à travers l'Égypte visant à répandre la pratique de l'agriculture ; Pan faisait partie des divinités qui l'accompagnaient.

³⁰ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, XVIII, 2. Traduction personnelle d'après le texte grec établi par P. BERTRAC, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Introduction générale Livre I*, CUF, 1993, p. 51. Voir aussi l'édition de C.H. OLDFATHER, *Diodorus of Sicily* I, Loeb, 1960, p. 56-57.

³¹ Les exemples historiques sont nombreux, à travers le monde, qui témoignent de l'importance de la toponymie au regard de la situation politique d'un pays. On pense, notamment, à la période révolutionnaire en France (1789-1814) qui a vu nombre de villes et villages rebaptisés pour effacer toute référence à la religion chrétienne ou à la monarchie et exalter au contraire les nouvelles valeurs républicaines (par exemple, le Mont-Saint-Michel devenu Mont-Libre, ou bien Bucy-le-Roi changé en Bucy-la-République). Un phénomène similaire a eu lieu en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid pour tenter d'en effacer les stigmates ; sur ce thème, voir entre autres : Fr. GIRAUT, S. GUYOT, M. HOUSSAY-HOLZCHUCH, « Enjeux de mots : les changements toponymiques sud-africains », *L'Espace géographique* 2/2008 (Tome 37), p. 131-150, [disponible en ligne](#) [consulté le 03/11/15].

Pour renommer les principales agglomérations égyptiennes, on constate que les Grecs vont appliquer divers principes, divers modèles de construction de ces noms nouveaux ³².

Le plus simple consiste à conserver le nom égyptien de la ville sous une forme hellénisée ; c'est le cas notamment pour nombre de villes du Delta, déjà bien connues des Grecs au III^e siècle av. J.-C., comme *Mn-nfr*/Memphis, *Szw*/Saïs ou *Pr-Wsjr*/Bousiris.

Les autres répondent au modèle suivant : un nom au génitif qualifiant la localité aux yeux des Grecs, suivi du terme πόλις décliné selon les besoins de la phrase. On a ainsi une forme du type « ville de + nom ». Ce modèle général connaît deux variantes, en fonction, semble-t-il, de la nature du nom qualifiant. Une grande majorité correspond à un nom de divinité, alors employé au génitif singulier, comme il convient à une entité *a priori* unique : par exemple les villes de Zeus/Amon, Διός πόλις ³³, ou les Ἀφροδίτης πόλις ³⁴, villes d'Aphrodite/Hathor.

Quant aux dernières, elles sont qualifiées par le nom d'un animal, représentatif de la ville, alors employé au pluriel : il se trouve ainsi parmi les principales une ville des lions, Λεόντων πόλις ³⁵ ; des poissons, Ὀξύρυγχων πόλις ³⁶ ou Λάτων πόλις ³⁷ ; des chiens, Κυνῶν πόλις ³⁸ ou des loups, Λύκων πόλις ³⁹.

Un examen approfondi des sources papyrologiques montre que la situation de la ville d'Akhmîm/Panopolis ⁴⁰ est plus complexe. En effet, outre la forme hellénisée Chemmis, qui n'a pas survécu à l'administration lagide, le nom de la ville se rencontre dans les sources papyrologiques sous les deux autres formes, au singulier et au pluriel : Πανὸς πόλις ou Πανῶν πόλις, la ville de Pan ou la ville des Pans, comme si ces derniers étaient comparables aux animaux sacrés des villes mentionnées plus haut. K. Geens remarque dans sa thèse ⁴¹ l'étrangeté de cette forme plurielle, sans toutefois approfondir la question. Cependant, l'emploi d'un toponyme est rarement anodin et ces variations ne sont sans doute pas accidentelles ou fautives, on va s'efforcer de le montrer.

D'un point de vue chronologique ⁴², Πανῶν πόλις est la première forme attestée dans les sources conservées, du III^e siècle av. au III^e siècle apr. J.-C., tandis que Πανὸς πόλις connaît son essor principalement à partir du II^e siècle apr. J.-C. seulement, soit vers la fin du Haut-Empire romain. On retrouve par ailleurs la forme plurielle chez Diodore de Sicile, Strabon et même Claude Ptolémée, soit, *grosso modo*, sur la même période que dans les *papyri*.

³² Cf. J. BERGMAN, « Beitrag zur Interpretatio Graeca. Ägyptische Götter in griechischer Übertragung », dans S. Hartman (éd.), *Syncretism: based on Papers read at the Symposium on Cultural Contact, Meeting of Religions, Syncretism held at Åbo on the 8th-10th of September, 1966, Scripta Instituti Donneriani Aboensis* 3, 1969, p. 212 et 225.

³³ J. MÁLEK, *LÄ* VI, 1986, col. 319-321, s. v. Tell el-Belamun ; R. STADELMANN, *LÄ* VI, 1986, col. 465-473, s. v. Theben ; H. ALTENMÜLLER, *LÄ* III, 1980, col. 64-68, s. v. Hu.

³⁴ R. GRIESHAMMER, *LÄ* I, 1975, col. 519, s. v. Atfih ; F. GOMAA, *LÄ* III, 1980, col. 674-675, s. v. Kom Ischqau.

³⁵ *Id.*, *LÄ* VI, 1986, col. 351-352, s. v. Tell el-Moqdam.

³⁶ *Id.*, *LÄ* IV, 1982, col. 638-639, s. v. Oxyrhynchos.

³⁷ S. SAUNERON, *LÄ* II, 1977, col. 30-33, s. v. Esna.

³⁸ F. GOMAA, *LÄ* II, 1977, col. 962, s. v. Hardai.

³⁹ H. BEINLICH, *LÄ* I, 1975, col. 489-495, s. v. Assiut.

⁴⁰ J. KARIG, *LÄ* I, 1975, col. 54-55, s. v. Achmim.

⁴¹ K. GEENS, *Panopolis, a Nome Capital in Egypt in the Roman and Byzantine Period*, TOP SS I, 2007 (réimp. 2014), p. 110-111.

⁴² D'après les « texts mentioning Panopolis » répertoriés sur le site Trismegistos : [TM Geo ID 1589](https://trismegistos.org/Geo/ID/1589) [consulté le 02/07/15].

Plus précisément, Diodore de Sicile livre les trois formes du nom : on a croisé plus haut Chemmo et sa traduction grecque Πανὸς πόλις, mais il mentionne à nouveau la ville, cette fois sous la forme plurielle Πανῶν πόλις, dans un fragment qui semble évoquer une révolte en Thébaïde⁴³ ; dans ce contexte, il est aisé de supposer que les sources de l'auteur sont les récits que font les Grecs de cette campagne victorieuse contre les rebelles thébains et qu'il emploie ainsi le nom usité alors.

Le nom originel donné par les Grecs à la ville semble donc faire état du mot Πάν au pluriel, tandis que le nom plus familier pour nous de « ville du dieu Pan » serait une réinterprétation tardive. Pourtant, cette utilisation du mot Πάν au pluriel ne laisse pas de surprendre : si l'on connaît bien Pan et son équivalent égyptien Min, les Pans semblent moins évidents, sans parler des Mins⁴⁴.

En grec, il arrive de croiser les formes plurielles de Πάν, notamment quand il s'agit de mentionner les créatures accompagnant Pan lui-même, comme les Satyres ou les Égipans, les faunes romains. On trouve ainsi chez Plutarque la phrase suivante :

Πρώτων δὲ τῶν τὸν περὶ Χέμμιν οἰκούντων τόπον Πανῶν καὶ Σατύρων τὸ πάθος αἰσθομένων.

« Les premiers qui apprirent cet événement (= la mort d'Osiris) furent les Pans et les Satyres habitant les alentours de Chemmis »⁴⁵.

Ce passage fait encore mention d'une Chemmis, dont il est incertain s'il s'agit d'Akhmîm ou des marais de Bouto où fut élevé Horus. La proximité, à la fin du même paragraphe, de la mention de Coptos, l'autre ville du dieu Min, et la mention des Pans en lien avec cette localité conduiraient plutôt à y voir Akhmîm. On aurait ici, chez Plutarque, une explication implicite du nom grec de la ville, dû à la présence dans les alentours de compagnons de Pan nommés eux-mêmes Pans. Ajoutons à cela les vers de Nonnos de Panopolis, auteur de langue grecque originaire de la ville, dans les *Dionysiaques* XIV, 67-95⁴⁶, qui mentionne une quinzaine de Pans différents, fils de Pan lui-même pour les uns, d'Hermès pour les autres.

Cette litanie de Pans évoque les représentations de la chapelle rupestre d'al-Salamouni [fig. 2], restaurée par Hor-maâ-kherou au début de l'époque ptolémaïque. L'une de ses salles arbore en effet des reliefs représentant une succession de dieux Min en file indienne, auxquels un prêtre fait offrande. La scène est ainsi décrite par K.P. Kuhlmann : « *Der Fries, der etwa drei Viertel der Bildstreifenlänge beansprucht, zeigt 15 Formen des ityphallischen Min mit verschiedenem Kopfschmuck, vor denen ein einzelner Priester (rechts am Bildrand) ein Opfer darbringt* »⁴⁷. Le reste de la chapelle est semblablement décoré de nombreuses scènes où Min tient le rôle principal.

⁴³ Pour l'analyse de ce passage, cf. *infra*.

⁴⁴ Sur la pluralité de Min (-Amon) voir toutefois, dans un contexte thébain, J. QUAEGBEUR, « Les quatre dieux Min », dans U. Verhoeven, E. Graefe (éd.), *Religion und Philosophie im Alten Ägypten. Festgabe für Philippe Derchain zu seinem 65. Geburtstag am 24. Juli 1991*, OLA 39, 1991, p. 253-268.

⁴⁵ Plutarque, *Isis et Osiris*, 14 [356D]. Traduction personnelle d'après le texte grec établi par Chr. FROIDEFOND, *Plutarque. Œuvres morales. Tome V, 2^e partie. Traité 23, Isis et Osiris*, CUF, 1988, p. 189.

⁴⁶ Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIV, v. 67-95, d'après B. GERLAUD, *Nonnos de Panopolis. Les Dionysiaques. Tome VI. Chants XIV-XVII*, CUF, 1994, p. 26-27.

⁴⁷ K.P. KUHLMANN, « Der Felstempel des Eje bei Achmim », *MDAIK* 35, 1979, p. 178.

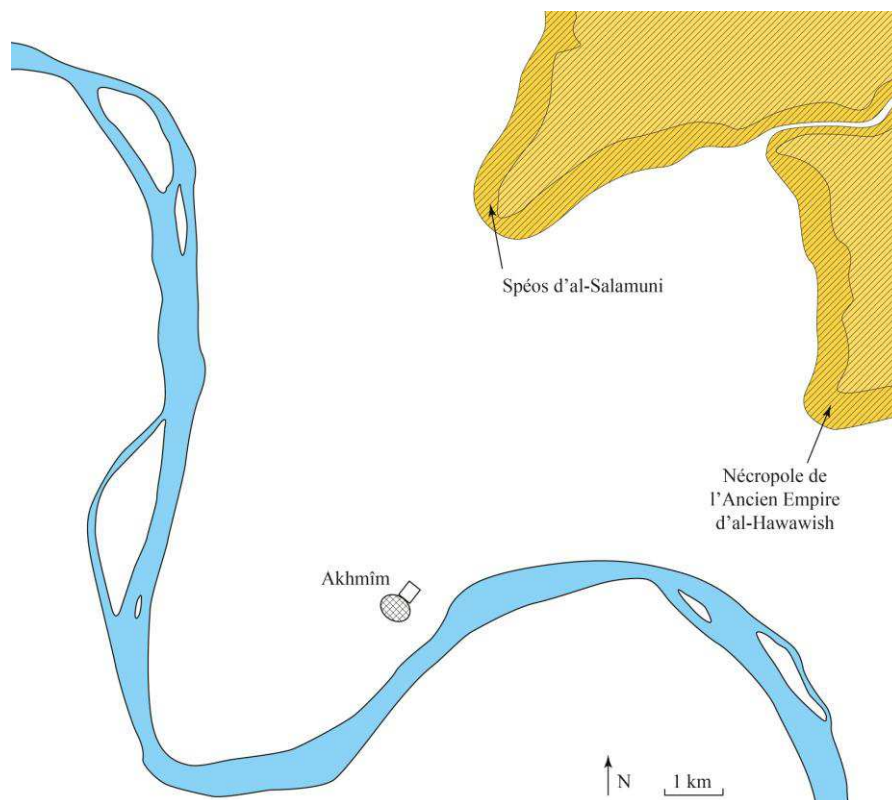


Fig. 2. Schéma de la région d'Akhmîm (Carte de l'auteur d'après OpenStreetMap).

Que ces différentes formes de Min représentées en frise aient pu passer aux yeux des Grecs pour autant d'Égipans constitue une hypothèse crédible, *a fortiori* si l'on relit le début du passage de Nonnos de Panopolis, à la fois tellement grec dans l'esprit et si évocateur de l'emplacement de la chapelle rupestre d'al-Salamouni qui, peut-être, l'a inspiré : « Et les hôtes des rochers, venus de leur abri naturel, portant le nom de Pan, leur père qui hante les solitudes ; les Pans s'arment tous ensemble ; à la forme humaine ils mêlent l'apparence du bouc au poil épais. Et offrant l'aspect bâtard de leur tête cornue, voici douze Pans aux cornes robustes, tous issus du seul Pan primordial, leur géniteur qui habite les monts »⁴⁸.

Les « rochers » (σκοπέλων) ainsi que les « abris naturels » (αὐτορόφοιο μέλαθρον) ou grottes évoqués dans le texte sont aussi bien en accord avec l'imaginaire grec concernant les Égipans qu'avec la situation de la chapelle rupestre d'Akhmîm, creusée dans la montagne d'al-Salamouni. Sans compter que l'épithète de Pan ὄρεσσαύλοιο « celui qui habite les monts » n'est pas sans rappeler celle usitée dans les inscriptions rupestres grecques des environs : ὄρεοβάτης, c'est-à-dire « qui parcourt la montagne »⁴⁹.

On voit assez, par ces exemples, comment l'œil grec a pu reconnaître dans ces représentations multiples de Min, au sein de sanctuaires rupestres, les Égipans, Pans et Satyres dont leurs propres montagnes étaient peuplées, permettant ainsi d'explicitier l'emploi du pluriel dans le toponyme Πανῶν πόλις, *a priori* si déroutant.

Ce n'est que par la suite, à l'époque romaine, que le nom de la ville, soit du fait de la tombée en désuétude du sanctuaire rupestre en comparaison du temple urbain, soit par l'influence des

⁴⁸ Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIV, v. 67-73, d'après la traduction de B. GERLAUD, *op. cit.*, p. 26.

⁴⁹ A. BERNAND, *Pan du désert*, Leyde, 1977, n° 1 et n° 4.

autres villes égyptiennes formées sur le nom d'un dieu au singulier, que le classique Πανὸς πόλις s'est répandu.

À chaque culture sa toponymie ?

Il ressort en outre de cette analyse de la toponymie grecque qu'à Akhmîm comme ailleurs, les deux langues semblent mutuellement exclusives : la documentation égyptienne emploie uniquement le nom égyptien traditionnel ; et l'administration lagide uniquement le nom grec créé par elle.

On constate ainsi clairement que la domination grecque puis romaine en Égypte n'a pas conduit, du moins dans le cas d'Akhmîm, à une assimilation – dans un sens ou dans l'autre – entre cultures grecque et égyptienne⁵⁰, mais simplement à une juxtaposition de la dimension administrative, issue du pouvoir central, et de la dimension locale traduisant l'expression populaire à majorité égyptienne. La toponymie lagide relève plus, semble-t-il, d'une norme administrative valable dans un contexte linguistique grec que d'une véritable terminologie d'usage.

Cette juxtaposition a conduit à la création de deux traditions différenciées dans la manière de nommer la ville. D'un côté, la tradition grecque, qui s'est étendue au bassin méditerranéen de langue grecque puis latine : ainsi, cette localité est connue dans la tradition des géographes européens sous son nom gréco-romain de Panopolis. De l'autre côté, après la fin de la domination grecque, à travers le copte puis l'arabe, c'est le nom pharaonique qui a persisté pour dénommer la ville : celui qui continuait d'être utilisé quotidiennement, au moins depuis le Moyen Empire, par les habitants, et ce malgré la présence grecque. C'est ainsi que l'arabe اخميم, à travers le copte Ⲫⲙⲓⲛ, porte encore la trace de l'antique *Hnty-Mnw*, la Χέμμις d'Hérodote⁵¹.

Les *Ethniques* d'Étienne de Byzance témoignent de cette séparation inéluctable des deux cultures et de leur hermétisme réciproque. Cet auteur byzantin du VI^e siècle, nourri de ses prédécesseurs grecs, s'est attelé à répertorier les cités du monde grec en les accompagnant d'une brève notice. La ville d'Akhmîm y est mentionnée sous deux entrées différentes : Πανὸς πόλις et Χέμμις⁵².

Dans la première, le dieu de la ville, Pan, est mentionné, assorti d'une description assez réaliste qui ne se retrouve pas ailleurs dans la littérature grecque parvenue jusqu'à nous. Il s'agit donc sans doute possible de la description de la ville et de son dieu tels qu'on en portait la mémoire à Byzance et dans la Méditerranée hellénophone au VI^e siècle, période à laquelle la ville d'Akhmîm connaît une vie religieuse chrétienne des plus actives, bien loin des anciennes idoles⁵³.

Chemmis, au contraire, dont on sait pourtant qu'il s'agit de la même ville, n'est pour le Byzantin qu'une ville-fantôme de l'histoire, issue des récits d'Hérodote. Il cite d'ailleurs ce dernier mot pour mot, sans plus pouvoir la rattacher à une ville connue de lui. Le nom

⁵⁰ Précisons cependant que cette séparation des cultures, très marquée dans l'administration du pays, ne préjuge pas d'une assimilation personnelle des Grecs et descendants de Grecs dans la société égyptienne. Pour ne citer qu'un seul exemple : L. COULON, « Quand Amon parle à Platon », *RdE* 52, 2001, p. 85-112.

⁵¹ Cf. K.P. KUHLMANN, *op. cit.*, p. 9, n. 38.

⁵² Cf. *infra* pour le texte grec de ces entrées et leur étude.

⁵³ K. GEENS, *op. cit.*, p. 189-194 et p. 252-260.

égyptien de la ville est donc perdu pour le monde grec à cette époque-là, et le lien n'est plus fait avec la ville de Pan.

L'étude de ces différents toponymes montre que la grande ligne de partage de l'époque pharaonique se développe le long de la distinction religieux/profane, le nom *Jpw* faisant référence à la ville des dieux et des défunts dans les textes, tandis que la ville des hommes s'appelle *Hnty-Mnw* ; il s'agit là d'une double lecture du territoire, l'une religieuse, l'autre administrative. Les deux sont situés globalement dans la même zone mais ne désignent pas les mêmes espaces de l'agglomération.

Quant à l'évolution du nom de la ville en grec, elle témoigne du changement de rapport des Grecs au territoire égyptien : depuis un monde méconnu, étranger, pour la désignation duquel on se fonde sur la toponymie indigène, à une région soumise, aux mains des Ptolémée, qui renomment la ville pour se l'approprier. Dans les faits, la nouvelle domination lagide change peu de choses : la vie égyptienne continue, avec sa langue et sa toponymie ; la double appellation de la ville n'existe qu'en fonction de la culture du locuteur/scripteur.

Chaque nom de la ville recouvre donc un emploi spécifique, une réalité différente. Ils ne sont pas interchangeables, ce qui signifie que leur emploi évoque chez le locuteur un aspect particulier de la ville. On a là un exemple de la performativité du toponyme : le nom donne vie à la ville. Géographiquement, il n'y a qu'une seule agglomération. Linguistiquement, il y a au moins trois termes dont chacun est porteur d'une lecture différente du même espace.

Si cette différence de culture est bien perceptible dans les diverses appellations d'un même lieu, on peut s'interroger sur ce qu'il en est des descriptions et autres récits plus détaillés sur ce dit lieu. Comment le regard grec interprète-t-il les réalités égyptiennes pour les transmettre à des lecteurs de même culture ? Quelles informations sont privilégiées ? Constate-t-on ou non des déformations et réinterprétations ?

Regards grecs et réalités égyptiennes : Akhmîm et sa topographie d'après les auteurs grecs « classiques »

Si les Grecs et hellénophones installés en Égypte ont adopté, à partir de l'époque ptolémaïque, la lecture lagide du pays dans leurs écrits, les auteurs de langue grecque qui se sont attachés à décrire l'Égypte dans leurs ouvrages ont une approche encore différente. En tant que visiteurs du pays, et non habitants, ils se sont parfois attardés à décrire certains lieux ou à rapporter des traditions locales.

En rassemblant les quelques extraits qui mentionnent Akhmîm dans ces textes, nous allons comparer les récits de ces voyageurs et lettrés aux vestiges archéologiques : qu'est-il possible de tirer de ces sources extérieures et cependant contemporaines ?

Hérodote, *Histoires* II, 91

Le premier, semble-t-il, à mentionner la ville d'Akhmîm est Hérodote. Celui-ci offre un récit sur l'Égypte où se combinent ses observations personnelles, les témoignages reçus des prêtres égyptiens et des Grecs d'Égypte qu'il a pu rencontrer ainsi que les écrits grecs antérieurs sur lesquels il se fonde, comme Hécatee de Milet ⁵⁴.

⁵⁴ Les œuvres de cet auteur sont aujourd'hui perdues. Sur Hérodote et l'histoire de son voyage et de son œuvre, voir la notice de Ph.-É. LEGRAND, *op. cit.*, p. 25-38. Sur le livre II, voir aussi L. COULON,

Beaucoup ont douté de la réalité du voyage d'Hérodote en Haute-Égypte⁵⁵. On verra au terme de cette analyse ce que le cas d'Akhmîm peut apporter à ce débat. De prime abord, le passage qu'il consacre à la ville est très inégal dans sa richesse informative : la description du temple de la ville, élément visuel pourtant fort, est assez banale, suffisamment pour s'appliquer *a priori* à n'importe quel autre temple égyptien, tandis que le récit des jeux qui seraient organisés en l'honneur de Persée fourmille de renseignements précis et semble attirer tout l'intérêt de l'auteur.

Ἑλληνικοῖσι δὲ νομαίοισι φεύγουσι χρᾶσθαι, τὸ δὲ σύμπαν εἰπεῖν, μηδ' ἄλλων [μηδαμὰ] μηδαμῶν ἀνθρώπων νομαίοισι. Οἱ μὲν νυν ἄλλοι Αἰγύπτιοι οὕτω τοῦτο φυλάσσουσι, ἔστι δὲ Χέμμης πόλις μεγάλη νομοῦ τοῦ Θηβαϊκοῦ ἐγγὺς Νέης πόλιος· ἐν ταύτῃ τῇ πόλει ἐστὶ Περσέος τοῦ Δανάης ἱρὸν τετράγωνον, πέριξ δὲ αὐτοῦ φοίνικες πεφύκασιν· τὰ δὲ πρόπυλα τοῦ ἱεροῦ λίθινα ἐστὶ κάρτα μεγάλα· ἐπὶ δὲ αὐτοῖσι ἀνδριάντες δύο ἐστᾶσι λίθινοι μεγάλοι· ἐν δὲ τῷ περιβεβλημένῳ τούτῳ νηὸς τε ἐνὶ καὶ ἄγαλμα ἐν αὐτῷ ἐνέστηκε τοῦ Περσέος.

« Ils (les Égyptiens) se refusent à faire usage des coutumes grecques ou, pour tout dire, d'aucune coutume d'aucun autre peuple. Alors que les autres Égyptiens s'en préservent ainsi, ce n'est pas le cas de Chemmis, ville importante du nome thébaïque, proche de Neapolis. Dans cette ville se trouve un temple carré de Persée fils de Danaé, autour duquel poussent des palmiers ; les portes monumentales du sanctuaire sont en pierre solide et imposante ; adossées à celles-ci se tiennent deux statues d'homme faites en pierre et imposantes ; à l'intérieur de cette enceinte se trouve le temple et dans celui-ci se dresse l'image de culte de Persée »⁵⁶.

Le passage continue avec la description de l'apparition de Persée⁵⁷ dans le sanctuaire et des fêtes qui lui sont consacrées, ἐλληνικὰ, « à la mode grecque ». On ne s'attardera pas sur ce dernier développement, qui a suscité bien des interprétations⁵⁸, préférant se concentrer ici sur la description du temple de la ville.

Tout d'abord, le vocabulaire employé par Hérodote distingue plusieurs espaces dans la disposition de l'ensemble cultuel, ce qui en donne la structure⁵⁹ :

- **ἱρὸν τετράγωνον**⁶⁰ : **sanctuaire carré**. Le terme ἱερόν, en grec classique, est le terme le plus large et le plus vaste qui puisse être employé pour désigner un espace sacré. L'adjectif qui le qualifie ici signifie littéralement « qui a quatre angles », mais son sens restreint est

P. GIOVANNELLI-JOANNA, Fl. KIMMEL-CLAUZET (éd.), *Hérodote et l'Égypte. Regards croisés sur le Livre II de l'Enquête d'Hérodote*, CMO série littéraire et philosophique 51, 2013, et notamment l'introduction par P. Giovannelli-Jouanna, p. 9-16.

⁵⁵ Sur la question de l'étendue du voyage d'Hérodote, cf. C. SOURDILLE, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paris, 1910, p. 100-102.

⁵⁶ Hérodote, *Histoires* II, 91. Traduction personnelle d'après le texte grec établi par Ph.-É. LEGRAND, *op. cit.*, p. 123-124.

⁵⁷ Sur l'identification de Persée à un dieu d'Akhmîm par Hérodote, bien des hypothèses ont été émises. A.B. LLOYD, « Perseus and Chemmis », *JHS* 89, 1969, p. 79-86, l'a assimilé à Horus. Plus généralement, on a cherché à y reconnaître Min, avec plus ou moins de succès ; à ce jour, l'hypothèse la plus vraisemblable à notre avis est à trouver dans S. SAUNERON, « Persée, dieu de Khemmis », *RdE* 14, 1962, p. 53-57, repris dans *id.*, *Villes et légendes d'Égypte*², *BiEtud* 90, 1983, p. 39-44.

⁵⁸ Voir, par exemple, Dr. ICONOMOPOULOS, « Les Jeux gymniques de Panopolis », *REG* 2, 1889, p. 164-168 ; G.A. WAINWRIGHT, « Some Celestial Associations of Min », *JEA* 21/2, 1935, p. 152-170 ; W. VAN RENGEM, « Les Jeux de Panopolis », *ChronEg* XLVI/91, 1971, p. 136-141. A.B. LLOYD, *op. cit.*, p. 83-84. On reviendra par ailleurs sur ce passage dans notre thèse en préparation.

⁵⁹ Pour une synthèse sur la terminologie du sacré chez les Grecs, voir I. PATERA, « Espace et structures cultuels du sanctuaire grec : construction du vocabulaire », *RHR* 4, 2010, p. 535-551, [mis en ligne le 01/12/13](#), [consulté le 30/10/15] ; V. PIRENNE-DELFORGE, « Le lexique des lieux de culte dans la *Périégèse* de Pausanias », *Archiv für Religionsgeschichte* 10, 2008, p. 143-178.

⁶⁰ LSJ, p. 1780, s. v. τετράγωνος.

« carré » plutôt que le simple « quadrangulaire » ; il semble que ce sens restreint soit ici plus pertinent, compte tenu de la précision donnée.

- **περιβεβλημένος**⁶¹ : **enceinte**. Le participe parfait passif employé ici par Hérodote appartient au verbe περιβάλλω, « jeter autour, entourer, cerner » ; la même racine se retrouve dans le substantif ὁ περίβολος « enceinte, rempart ». Ce terme, qui n'est pas spécifiquement religieux, sert aussi à désigner le mur d'enceinte qui peut délimiter un espace-ιερόν.

- **νῆος** : **temple**. La forme classique du mot est ναός ; il s'agit d'un édifice religieux construit, qui peut être situé à l'intérieur de l'espace-ιερόν. Dans un contexte égyptien, cela correspond au bâtiment de culte compris dans l'enceinte sacrée, le temple proprement dit.

Nous avons donc ici un espace sacré (ιερόν) de figure carrée délimité par une enceinte (περίβολος) à l'intérieur de laquelle se trouve le temple (ναός). Dans sa description, Hérodote s'attarde quelque peu sur les espaces extérieurs du sanctuaire, et notamment la porte principale, tandis qu'il expédie en quelques mots la mention du ναός. On reviendra plus bas sur les raisons qui peuvent expliquer ce déséquilibre.

Πέριξ δὲ αὐτοῦ φοίνικες πεφύκασι, « autour de celui-ci poussent des palmiers ». C'est par cette simple phrase qu'Hérodote décrit les abords du sanctuaire. On pourrait y voir une évocation de la campagne environnante, mais il semble plus pertinent d'y reconnaître la mention d'un jardin de temple⁶².

Celui du temple d'Akhmîm est connu, outre ce passage d'Hérodote, par un texte grec plus tardif écrit par Ptolémagrios⁶³, qui fut chargé de sa réorganisation et de son entretien :

[Τὰς μὲν ν(ε)ιοφύτους Πτολεμάγρι[ος ἐξ]επόνησεν
περσείας πάσας | [π]αισὶν ὁμοῦ καταθεῖς
τὰς δὲ | [π]αλαιοφύτους αὔας οὔσας ὑπε[ρ]ήμων
χώρων κτιστὺι νῦν | σῶσεν ἀφαυομένας. (II, 12-15)

« Ptolémagrios a consacré ses efforts aux persées nouvellement plantés, en les disposant tous ensemble avec l'aide de ses enfants. Quant à ceux anciennement plantés et qui se desséchaient, en renouvelant des terrains quasi désertiques, il les a maintenant sauvés, alors qu'ils devenaient secs ».

Ταῦτα δι' εὐσεβίην Πτολ[εμά]γριος ἐξεπόνησεν
τεύξα[ς Οὐ]ρανίδαις καὶ μακάρεσσι θε[οῖς]
πάντ' ἀπὸ δεξιόφιν | Πανὸς μεγάλου | παρὰ σηκὸν
ἐς λίμνας Φοίβου μέλ[η]ρ' ἱε[ρ]ὰς ἀφίκη. (III, 11-14)

« Voilà ce que par piété Ptolémagrios a exécuté par ses efforts, en faisant pour les Ouranides et les dieux bienheureux tout ce qui s'étend à droite, près de l'enceinte du grand Pan, jusqu'à ce que l'on arrive à l'étang sacré de Phœbus ».

⁶¹ *Ibid.*, p. 1369, s. v. περιβάλλω III, 1.

⁶² Sur les jardins dans l'Égypte ancienne, et notamment dans les temples, cf. A. WILKINSON, *The Garden in Ancient Egypt*, Londres, 1998 ; Chr. THIERS, « Les jardins de temple aux époques tardives », dans S.H. Aufrère (éd.), *ERUVI*, 1999, p. 107-120 ; St. PASQUALI, « Un jardin au petit temple d'Aton de Tell el-Amarna ? », *ENiM* 6, 2013, p. 205-231.

⁶³ É. BERNAND, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, *ALUB* 98, 1969, p. 442-462, n° 114. L'auteur retient une datation sous Auguste, mais souligne que « les avis ont été très partagés » : *ibid.*, p. 445, n. 1. Voir aussi L. CRISCUOLO, « A Textual Survey of Greek Inscriptions from Panopolis and the Panopolite », dans A. Egberts, B.P. Muhs, J. van der Vliet (éd.), *Perspectives on Panopolis. An Egyptian Town from Alexander the Great to the Arab Conquest*, *P.L.Bat.* 31, 2002, p. 63-67, qui date sur critères épigraphiques le monument du II^e-III^e siècle.

Ὅδ' ἐστὶ βίοςτος Ἀγρίοιο καὶ | τ(έ)κ(ν)ων,
φοίνικες εἶσω | κεῖν ὁδοῖσι περσεῖαι. (IV, 7-8)

« Telle est la vie d'Agrios et de ses enfants : des palmiers à l'intérieur et des perséas sur les chemins ... »⁶⁴.

On ignore tout du contexte dans lequel était dressé le monument de Ptolémagrios, mais il est probable qu'il se soit trouvé vers l'entrée du jardin dont il porte la mémoire. On y trouve la mention de deux espèces d'arbres, des palmiers (φοίνικες), comme dans le texte d'Hérodote, et des perséas (περσεῖαι). Les uns – les perséas – sont nouvellement plantés (νεοφύτους) par lui, les autres – sans doute les palmiers – plus anciens (παλαιοφύτους), ont bénéficié de soins pour empêcher la désertification du sol sur lequel ils poussaient. Pour ce qui est de la disposition du jardin, le dernier extrait semble indiquer que les palmiers formaient le cœur (εἶσω) d'un jardin dont les allées (ὁδοῖσι) étaient bordées de perséas⁶⁵.

Le témoignage de Ptolémagrios à l'époque romaine semble donc corroborer celui d'Hérodote quelques siècles plus tôt, en cela que le jardin du temple de Min/Persée/Pan contenait bien des palmiers. On sait d'ailleurs par le chapitre 124 du Livre des Morts que le palmier-*doum* était associé à Min⁶⁶. Les palmiers n'étaient sans doute pas les seules espèces végétales présentes dans le jardin du temple. On pense notamment, parmi les végétaux associés à la province, aux laitues du dieu Min, ainsi qu'aux arbres sacrés mentionnés dans les monographies d'Edfou et du papyrus de Turin⁶⁷ : ceux de la IX^e province de Haute-Égypte y sont en lacune, mais un texte du temple d'Athribis⁶⁸ permet de suggérer qu'il s'agissait de l'arbre-*rw* et de l'arbre-*ksbt*, ce dernier se retrouvant aussi à Coptos⁶⁹, l'autre ville de Min.

Ptolémagrios offre par ailleurs quelques autres indications intéressantes qui n'ont pas encore, à notre connaissance, été relevées, notamment sur l'existence d'un lac sacré dédié à Phœbus/Horus, dont le temple devait donc se trouver aussi à proximité. Schématiquement, l'enceinte du temple d'Akhmîm à l'époque romaine devait donc présenter les éléments reproduits sur le plan ci-dessous [fig. 3]⁷⁰. À l'époque d'Hérodote, peut-être les plantations de palmiers entouraient-elles plus franchement le temple. Par ailleurs, il est possible que, comme à Coptos⁷¹, des enceintes intermédiaires aient entouré les différents bâtiments de culte, les occultant à la vue.

⁶⁴ Texte grec et traduction établis par É. BERNAND, *op. cit.*, p. 442-462, n° 114.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 459 et n. 6.

⁶⁶ Fr. SERVAJEAN, « Enquête sur la palmeraie de Bouto (I). Les lymphen d'Osiris et la résurrection végétale », dans S.H. Aufrère (éd.), *ERUVI*, 1999, p. 236-237.

⁶⁷ Chr. LEITZ, *Die Gaumonographien in Edfu und ihre Papyrusvarianten. Ein überregionaler Kanon kultischen Wissens im spätzeitlichen Ägypten. Soubassementstudien III/1, SSR 9*, 2014, p. 84.

⁶⁸ Chr. LEITZ et al., *Athribis. Der Tempel Ptolemaios XII. Die Inschriften und Reliefs der Opfersäle, des Umgangs und der Sanktuarräume II/1*, Le Caire, 2010, p. 3 (= C 1, 24, 3).

⁶⁹ Pour l'étude du jardin et des arbres de Coptos, cf. M. GABOLDE, « Les forêts de Coptos », dans M.-F. Boussac, M. Gabolde, G. Galliano (éd.), *Autour de Coptos. Actes du colloque organisé au Musée des Beaux-Arts de Lyon. 17-18 mars 2000, Topoi suppl. 3*, 2002, p. 137-145.

⁷⁰ La situation du temple de Min au sud de celui d'Isis repose sur une hypothèse communiquée par M. Gabolde, par comparaison avec ce que l'on peut constater à Coptos : cf. M. GABOLDE, « Le temple de Min et d'Isis », dans *Coptos. L'Égypte antique aux portes du désert. Lyon, musée des Beaux-Arts. 3 février – 7 mai 2000*, Paris, 2000, p. 60 ; Cl. TRAUNECKER, *Coptos. Hommes et dieux sur le parvis de Geb, OLA 43*, 1992, p. 36, § 38.

⁷¹ Cf. *Coptos. L'Égypte antique aux portes du désert. Lyon, musée des Beaux-Arts. 3 février – 7 mai 2000*, Paris, 2000, p. 38-39, fig. 9 et p. 58, fig. 25.

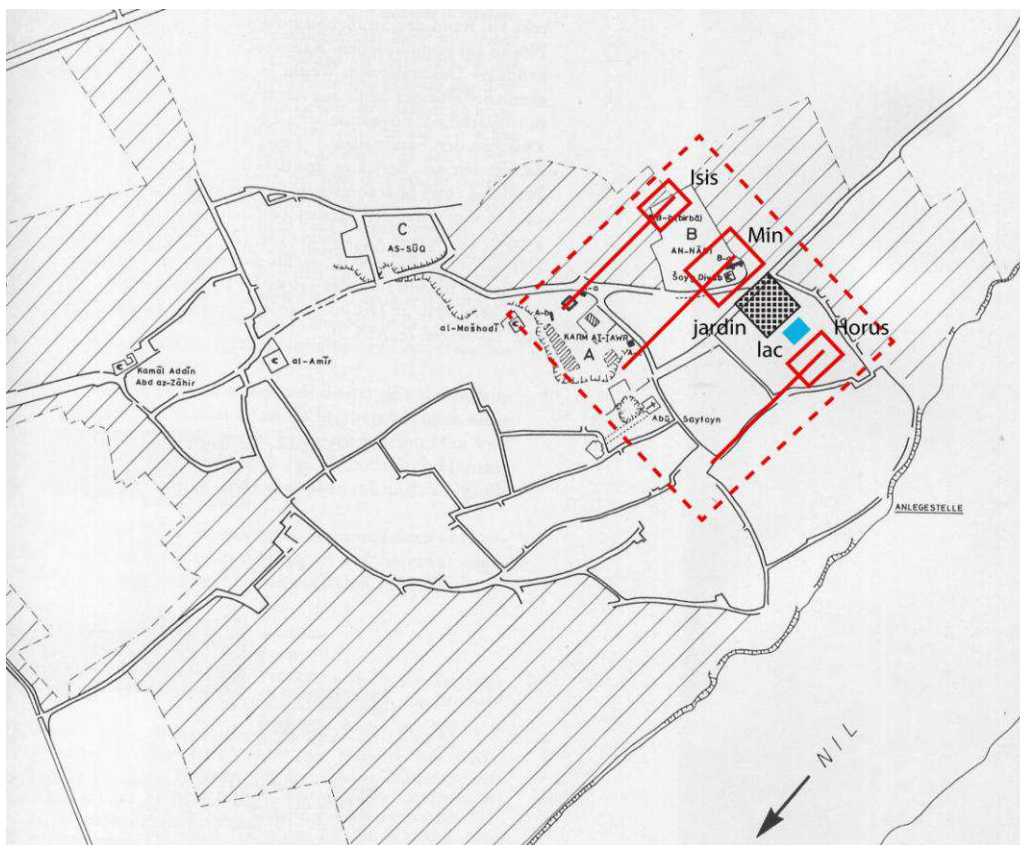


Fig. 3. Plan de la ville d'Akhmîm et hypothèse de restitution de l'enceinte sacrée (Fond de carte d'après K.P. Kuhlmann, *SDAIK* 11, 1983, p. 15, abb. 2).

C'est d'ailleurs la porte d'accès du temple qui concentre le plus de détails dans la description d'Hérodote. Le terme grec, τὰ πρόπυλα, désigne la zone de séparation entre l'espace sacré et l'espace profane ; il s'agissait à l'origine, dans le temple grec, du vestibule, avant de désigner des portes monumentales donnant accès à un espace sacré.

La porte du temple de Persée est qualifiée de λίθινα κάρτα ⁷² μεγάλα c'est-à-dire « en pierre solide et imposante » ; l'expression grecque n'est pas sans rappeler les formules égyptiennes utilisées dans la description des monuments : *mnw m jnr ḥd nfr rwd*, « un monument en pierre calcaire parfaite et solide » ⁷³. Il est tentant de voir là dans la bouche de l'historien grec une réminiscence des expressions employées par les prêtres égyptiens qui furent ses interlocuteurs.

Hérodote continue la description de la porte en mentionnant la présence de deux statues de personnages masculins (ἀνδριάντες) de part et d'autre du passage. La préposition ἐπὶ n'est pas à comprendre ici dans son sens premier de « sur, au-dessus », mais plutôt de « en plus de, en outre » et, partant, « contre, à proximité de ». Nombreux sont les exemples égyptiens de ce type de porte monumentale, précédée de deux colosses généralement royaux.

⁷² Métathèse pour κράτα.

⁷³ Une expression de ce type se trouve, par exemple, dans le temple d'Athribis, en face d'Akhmîm, dans un texte du bandeau qui décrit le temple : Chr. LEITZ *et al.*, *op. cit.*, p. 126 (= C 3, 27).

À Akhmîm, la porte du temple d'Isis a ainsi été dégagée en 1981 par le Service des Antiquités⁷⁴ : elle se compose de deux montants en pierre précédés chacun d'une statue monumentale, l'une au nom de Ramsès II, l'autre à celui de Meritamôn⁷⁵. Si l'on trouve ici, à l'entrée du temple de la déesse Isis, une statue féminine et une statue masculine, il est peu douteux cependant que la porte du temple du dieu Min ait été, elle, encadrée de deux statues masculines⁷⁶. Peut-être l'archéologie en fournira-t-elle un jour la preuve, pour l'instant absente. Toujours est-il que cette porte, décrite ici par Hérodote, perceait une enceinte à l'intérieur de laquelle se trouvait le temple proprement dit, dont l'auteur ne sait rien d'autre sinon qu'il contenait une statue de Persée.

Comme dans les autres sanctuaires qu'il a visités, la description d'Hérodote s'arrête aux portes du domaine divin. S'il a été, parfois, autorisé à pénétrer dans l'enceinte sacrée, les sanctuaires proprement dits lui sont toujours restés inaccessibles, comme il est d'usage dans la religion égyptienne. Ainsi pour Saïs⁷⁷, ville où il a, semble-t-il, longuement séjourné : son récit évoque avec grande précision un certain nombre de chapelles et bâtiments situés dans l'enceinte de Neith/Athéna qu'il a pu voir – et même un naos, resté à l'entrée du temple – mais ne mentionne pas le temple lui-même, hors d'accès de l'historien.

On peut supposer qu'il en fut de même à Akhmîm, simple étape sur son chemin en Thébaïde. Sans aller jusqu'à réfuter la réalité du voyage en Haute-Égypte d'Hérodote, comme a pu le faire J. Yoyotte⁷⁸, on préférera compléter ses propos en considérant comme lui que l'historien a longuement séjourné dans le Delta, probablement dans les environs de Saïs⁷⁹ : il a ainsi eu le loisir de rassembler nombre d'informations sur la région et de les confronter. Cependant, il est probable que son voyage en Haute-Égypte ait été plus rapide, avec de brèves étapes ne lui apportant souvent que peu d'informations, et des souvenirs moins clairs au moment d'écrire son récit. Le peu de précision des descriptions d'Hérodote pour la vallée du Nil et ses monuments – qu'il dit lui-même avoir parcourue, jusqu'à Éléphantine⁸⁰ – serait, selon nous, plutôt dû, à la brièveté de son séjour qu'à une absence totale de celui-ci.

Ainsi, ayant fait étape à Akhmîm, Hérodote se serait rendu vers le temple, en aurait visité les abords, décrit la porte principale et pris des renseignements sur le dieu local auprès des μιξέλληνες dont A.B. Lloyd⁸¹ suppose l'existence. Soit qu'il se soit intéressé uniquement à la divinité principale, soit qu'il n'ait pas eu le loisir de pousser plus avant dans le domaine divin, l'historien s'est contenté d'évoquer ce qu'il a pu voir du grand temple de la ville. Et ces indications, quoique succinctes, ne sont pas en désaccord avec les vestiges archéologiques.

⁷⁴ Y. EL-MASRY, « Seven Seasons of Excavation in Akhmim », dans C.J. Eyre (éd.), *Proceedings of the Seventh International Congress of Egyptologists, Cambridge, 3-9 September 1995*, OLA 82, 1998, p. 759-765.

⁷⁵ Statues usurpées, selon toute vraisemblance, d'Aÿ et de Tey. Je remercie Marc Gabolde pour cette suggestion. Voir aussi, pour d'autres hypothèses d'attribution de la statue féminine : Y. EL-MASRY, « Evidence of Building Activities of Certain Monarchs from inscribed Material in Akhmim », *MDAIK* 64, 2008, p. 210 et n. 14.

⁷⁶ Par comparaison, remarquer la présence de quatre colosses de Ramsès II sur la façade du grand temple d'Abou Simbel, dédié à Amon, quand le petit sanctuaire d'Hathor arbore alternativement des statues de Ramsès II et de Nefertari.

⁷⁷ Pour une analyse du récit d'Hérodote sur Saïs et une comparaison avec les vestiges connus, cf. P. WILSON, *The Survey of Saïs (Sa el-Hagar) 1997-2002*, *ExcMem* 77, 2006, p. 35-39.

⁷⁸ J. YOYOTTE, « Égyptologie », *ACF* 94, 1993-1994, p. 695, repris dans I. GUERMEUR (éd.), *Histoire, géographie et religion de l'Égypte ancienne. Opera selecta*, OLA 224, 2013, p. 556.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 556-559.

⁸⁰ Hérodote, *Histoires* II, 29, voir Ph.-É. LEGRAND, *op. cit.*, p. 84.

⁸¹ A.B. LLOYD, *op. cit.*, p. 85.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* XXXI, 17b (fragment 26)

Outre le passage du livre I cité plus haut, dans lequel Diodore⁸² développe l'équivalence entre la *Hnty-Mnw* égyptienne et la Πανὸς πόλις des Grecs, la ville d'Akhmîm se rencontre à nouveau au livre XXXI, qui ne nous est malheureusement parvenu que sous forme de fragments. L'un d'entre eux raconte l'histoire d'une révolte en Thébaïde, réprimée par Ptolémée VI Philometor⁸³, vers 165-163, et qui se termine par un siège de Panopolis.

Ὅτι πάλιν ἄλλη κίνησις συνέστη κατὰ τὴν Θηβαΐδα, ἐμπεσούσης ὁρμῆς τοῖς πλῆθεσι πρὸς ἀπόστασιν. Ὁ δὲ βασιλεὺς Πτολεμαῖος ἀναζευξας ἐπ' αὐτοὺς μετὰ πολλῆς δυνάμεως τὰ μὲν ἄλλα μέρη τῆς Θηβαΐδος ῥαδίως προσηγάγετο, τῆς δὲ καλουμένης Πανῶν πόλεως <ἀπέτυχε>, βεβηκυίας ἐπὶ τινος ἀρχαίου χώματος καὶ δοκούσης ὀχυρᾶς εἶναι ἐκ <τοῦ> δυσπρόσιτου. Συνέδραμον <δ'>εἰς ταύτην οἱ πρακτικώτατοι τῶν ἀφεστηκότων. Πτολεμαῖος δὲ τὴν τε ἀπόνοιαν <κατανοήσας> Αἰγυπτίων καὶ τοῦ τόπου τὴν ὀχυρότητα, συνίστατο πολιορκίαν καὶ πᾶσαν κακοπάθειαν ὑπομείνας ἐκράτησε τῆς πόλεως, καὶ κολάσας τοὺς αἰτίους ἐπανήλθεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

« Un autre soulèvement se produisit à nouveau en Thébaïde, où un élan de révolte se propageait parmi les foules. Le roi Ptolémée partit en guerre avec de nombreuses forces et soumit facilement la plus grande partie de la Thébaïde. Mais la cité **appelée Panopolis, située sur une ancienne butte, étant réputée sûre en raison de son inaccessibilité**, les plus actifs des rebelles coururent s'y rassembler. Ptolémée, [constatant] le désespoir des Égyptiens et la force de la place, y mit le siège. Après avoir subi toutes sortes de revers, il se rendit maître de la ville et, ayant châtié les coupables, il retourna à Alexandrie »⁸⁴.

Cet extrait apporte quelques informations d'ordre géographique sur la position de la ville. D'après Diodore, la ville avait une réputation de place forte, difficile d'accès, raison pour laquelle les rebelles s'y réfugièrent. Les termes qu'il emploie sont assez révélateurs à cet égard : *χωμα*⁸⁵ désigne une « élévation de terre naturelle (atterrissement, dune, promontoire) ; monceaux de ruines, décombre ». Le terme est utilisé par Diodore de Sicile aussi bien pour désigner une digue artificielle visant à contenir la crue que pour qualifier des travaux de terrassement destinés à fonder une ville au-dessus du niveau du fleuve et à la protéger contre des ennemis potentiels⁸⁶. Ceci n'est pas sans rappeler les *kôm* égyptiens sur lesquels sont établies les villes, produits de siècles de reconstruction successive d'une ville sur un même emplacement conduisant à une élévation du sol et, partant, à la formation d'une véritable colline. Quant à *ὀχυρός*⁸⁷, l'adjectif désigne un lieu « fort par la position naturelle ou fortifié », ce qui correspond bien à une ville construite sur une hauteur.

La description de Diodore s'accorde donc assez avec le terrain sur lequel est construite Akhmîm. En effet, la ville, comme toutes les villes anciennes d'Égypte, se situe sur un *kôm*,

⁸² Le voyage en Égypte de Diodore de Sicile est daté par l'auteur lui-même de la 180^e olympiade, soit les années 60-56 av. J.-C.

⁸³ Sur la date possible de cette révolte et son contexte, cf. A.-É. VEISSE, *Les « révoltes égyptiennes ». Recherches sur les troubles intérieurs en Égypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine*, *StudHell* 41, 2004, p. 39-45.

⁸⁴ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* XXXI, fr. 26 [Exc. de Ins. 28 = 17B Walton]. Pour le texte grec, voir P. GOUKOWSKY, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments. Tome III. Livre XXVII-XXXII*, CUF, 2012, p. 160. La traduction présentée ici est celle d'A.-É. VEISSE, *op. cit.*, p. 39.

⁸⁵ A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1963²⁶, réimp. 2000, p. 2163.

⁸⁶ Étude terminologique effectuée grâce à la « liste du vocabulaire » du site Hodoi elektronikai pour le livre I de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, consacré à l'Égypte, [disponible en ligne](#) [consulté le 13/12/15]. Voir tout particulièrement Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, L, 5 pour les différents emplois de ce terme.

⁸⁷ A. BAILLY, *op. cit.*, p. 1433.

et le flanc de la colline est, en plus d'un endroit, et notamment au nord-est, assez abrupt. Par ailleurs, la ville est bordée, au sud, par le Nil. Or, c'est probablement par l'est que Ptolémée, remontant de Thébàide, est arrivé ; il s'est donc retrouvé face au côté le mieux protégé d'Akhmîm, ce qui a dû le conduire à établir le siège de la ville plutôt que de tenter de la prendre d'assaut. La réputation de Panopolis d'être une ville difficile d'accès n'était donc sans doute pas usurpée, et les indications de Diodore correspondent bien à la géographie physique de la région.

Contrairement à Hérodote, dont l'intérêt se porte sur les monuments religieux et les légendes qui s'y rattachent, Diodore adopte une autre perspective dans son discours sur l'Égypte, mettant ses connaissances sur le pays au service de son propos. Ainsi, les qualités défensives de la situation de Panopolis sont mentionnées au fil du récit de la révolte de Thébàide, tandis que des indications religieuses trouvent naturellement leur place dans le récit du mythe d'Osiris. Il ne s'agit plus de raconter l'Égypte au fil de l'eau mais d'intégrer des informations variées dans un récit historique.

Strabon, *Géographie* XVII, 1, 41

Après une *Histoire* en 47 volumes aujourd'hui perdue, Strabon écrit une *Géographie* en 17 volumes dont le dernier est en partie consacré à l'Égypte, pays qu'il a visité vers 25-24 av. J.-C. avec le préfet Aelius Gallus⁸⁸. Dans ce livre, il cite les principales villes d'Égypte dans leur ordre géographique, s'attardant parfois à quelques descriptions plus poussées des lieux qu'il a visités. Pour Akhmîm, il rapporte quelques ouï-dire de la réputation de la ville, et ne semble pas s'y être arrêté.

Εἴτα Λύκων πόλις καὶ Ἀφροδίτης καὶ Πανῶν πόλις, λινουργῶν καὶ λιθουργῶν κατοικία παλαιά. [42] Ἐπειτα Πτολεμαῖς ἡ πόλις, μεγίστη τῶν ἐν τῇ Θηβαίδι καὶ οὐκ ἐλάττων Μέμφεως, ἔχουσα καὶ σύστημα πολιτικὸν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ τρόπῳ.

« Ensuite Lycopolis et Aphroditopolis ; **puis Panopolis, localité ancienne (peuplée) de tisserands et de tailleurs de pierre.** [42] Ensuite la ville de Ptolémaïs, la plus grande des villes de Thébàide, pas moins importante que Memphis et qui possède un système politique à la façon grecque »⁸⁹.

Panopolis est située par Strabon entre Aphroditopolis (Kôm Ishgaou) au nord et Ptolémaïs (al-Menshah) au sud. Deux termes paronomastiques sont utilisés pour qualifier la ville : λινουργῶν, « ceux qui travaillent le lin » et λιθουργῶν, « ceux qui travaillent la pierre ». Quoique Strabon soit le seul à donner ces activités comme spécificités de la ville, ces termes ne semblent pas usurpés.

En effet, si la qualité de la pierre de la région d'Akhmîm n'est pas toujours très bonne, il n'en reste pas moins que les monuments qui ornaient la ville et ses environs étaient nombreux et de grande taille, et tout particulièrement le temple principal de la ville, si l'on en croit les auteurs arabes⁹⁰ qui le visitèrent. Un exemple de la capacité constructrice des ouvriers de la région se

⁸⁸ Pour la datation du voyage de Strabon, cf. B. LAUDENBACH, *Strabon. Géographie. Tome XIV. Livre XVII 1^{ère} partie. L'Égypte et l'Éthiopie nilotique*, CUF, 2015, p. XII-XVII.

⁸⁹ Strabon, *Géographie* XVII, 1, 41-42 [C813]. Traduction personnelle d'après le texte grec établi par B. LAUDENBACH, *op. cit.*, p. 55. Voir aussi l'édition de J. YOYOTTE, P. CHARVET, St. GOMPERTZ, *Strabon. Le Voyage en Égypte. Un regard romain*, Paris, 1997, p. 157-159.

⁹⁰ Cf. S. SAUNERON, « Le temple d'Akhmîm décrit par Ibn Jobair », *BIFAO* 51, 1952, p. 123-135, repris dans *id.*, *Villes et légendes d'Égypte*², *BiEtud* 90, 1983, p. 51-61 ; K.P. KUHLMANN, *op. cit.*, p. 25-38 ; M. GABOLDE, « La fin du temple d'Ahmîm », à paraître dans les collections de l'EPHE.

trouve encore dans le temple d'Athribis, sur la rive opposée du Nil, qui, quoique largement en ruines, laisse encore deviner une stature impressionnante⁹¹. Par ailleurs, plusieurs carrières sont connues dans les alentours de la ville, sur la colline d'al-Salamouni pour la plus proche, au Gebel Cheikh al-Haridi au nord et, au sud, à proximité de Ptolémaïs, au Gebel Toukh.

Pour ce qui est du tissage, les sources remontant à l'époque de Strabon ou antérieures sont rares. Cependant, Akhmîm est aujourd'hui encore réputée pour la qualité de ses tissus ; et les vêtements et tissus coptes issus des nécropoles de la ville n'ont rien à envier à ceux d'Antinoë et ont grandement alimenté le marché de l'art au cours de la fin du XIX^e et au XX^e siècle. Un papyrus daté du début du IV^e siècle établissant une liste des habitants d'une métropole qui serait Panopolis mentionne d'ailleurs pas moins de six ateliers de tissage du lin (λινουφεῖον)⁹².

Les informations qu'apporte Strabon sont donc peu importantes au regard de la géographie physique, mais s'attachent surtout à dégager les caractéristiques principales de la ville. L'auteur s'intéresse moins aux monuments qu'aux habitants, préférant une approche de géographie humaine. Ses remarques montrent d'ailleurs que la réputation de la ville dans l'Antiquité correspond bien aux deux aspects principaux qu'évoque encore aujourd'hui Akhmîm dans la littérature scientifique : les temples, vestiges de pierre, et l'abondance de tissus, principalement coptes.

Étienne de Byzance, *Ethniques*, s. v. Πανὸς πόλις et Χέμμις

Cet auteur byzantin du VI^e siècle s'est attaché à rassembler dans un dictionnaire les noms des principales villes de l'empire byzantin, à destination de l'empereur. Pour chaque notice, il donne quelques informations sur la ville et le peuple, généralement tirées des ouvrages de ses prédécesseurs⁹³. En ce qui concerne Akhmîm, on l'a vu plus haut, deux entrées font référence à la ville, dont une est une citation d'Hérodote.

Πανὸς πόλις, [πόλις] Αἰγυπτία. ἔστι δὲ καὶ τοῦ θεοῦ ἄγαλμα μέγα ὠρθιακὸς τὸ αἰδοῖον εἰς ἑπτὰ δακτύλους, ἐπαίρει τε μάστιγας τῇ δεξιᾷ Σελήνην, ἥς εἰδωλὸν φασιν εἶναι τὸν Πᾶνα. ὁ πολίτης Πανοπολίτης.

« Panopolis, [ville] d'Égypte. Il s'y trouve une grande statue du dieu en érection, (ses) parties honteuses (mesurant) sept doigts, et il élève un fouet de la (main) droite (jusqu'à) la lune, laquelle image on dit être celle de Pan. Les citoyens sont des Panopolites ».

Χέμμις, πόλις Αἰγύπτου. Ἡρόδοτος « ἔστι καὶ Χέμμις πόλις μεγάλη νομοῦ τοῦ Θηβαϊκοῦ, ἐγγὺς τῆς Νέης πόλιος ». φησὶ δ' αὐτὸς καὶ νῆσον εἶναι Χέμμιν ἐν αὐτῇ. ὁ πολίτης Χεμμίτης, νομὸς Χεμμίτης. κλίνεται δὲ διὰ τοῦ εὖς Χέμμεως. ἔστι καὶ Χέμβις νῆσος διὰ τοῦ β ἐν Βουτοῖ, ὡς Ἑκαταῖος ἐν περιηγήσει Αἰγύπτου « ἐν Βουτοῖ περὶ τὸ ἱρὸν τῆς Λητοῦς ἔστι νῆσος Χέμβις οὖνομα, ἱρὴ τοῦ Ἀπόλλωνος. ἔστι δὲ ἡ νῆσος μεταρσίη καὶ περιπλέει καὶ κινέεται ἐπὶ τοῦ ὕδατος ». ὁ νησιώτης Χεμβίτης καὶ Χέμβιος.

« Chemmis, ville d'Égypte. Hérodote : « Chemmis, ville importante du nome thébaïque, proche de Neapolis ». Le même dit aussi qu'il existe aussi une île du nom de Chemmis dans ce pays. Les citoyens sont des Chemmites, le nome (s'appelle) Chemmite. Il se décline aussi en "-eôs" :

⁹¹ Le temple mesurait 45 x 75 m, soit approximativement le même ordre de grandeur que le temple de Dendara (43 x 86 m).

⁹² V. MARTIN, « Relevé topographique des immeubles d'une métropole (P. Gen. Inv. 108) », *RechPap* 2, 1962, p. 63.

⁹³ Dont Hérodote, Artémidore, Polybe, Hérodien, Thucydide, Xénophon, Strabon...

Chemmeôs. L'île s'écrit aussi Chembis avec le "b" dans Bouto, comme Hécatee dans la périégèse de l'Égypte : « à Bouto, autour du sanctuaire de Léto se trouve une île du nom de Chembis, (avec) un sanctuaire d'Apollon ; il s'agit d'une île isolée, autour de laquelle on peut naviguer et qui se déplace sur l'eau ». Les insulaires s'appellent Chembites ou Chembiens »⁹⁴.

Sans revenir sur Chemmis, qui est une simple reprise d'Hérodote, avec un développement sur l'autre Chemmis d'Égypte, île du Delta, attardons-nous un instant sur l'image de Panopolis pour le Byzantin.

Cette notice-ci ne comporte *a priori* aucune source, aucune citation d'auteur antique sur laquelle s'appuierait le compilateur, contrairement à nombre d'autres entrées. Et en effet, la description qu'il fait du dieu d'Akhmîm ne se retrouve pas ailleurs dans les textes grecs qui nous sont parvenus. Ces deux indices laissent penser qu'Étienne de Byzance s'appuie ici sur la transmission orale pour évoquer la ville. Quoi qu'il en soit, les informations qu'il donne concernent non pas la ville, ni son temple, mais seulement la statue du dieu qui est à l'origine du nom donné à la ville : c'était sans doute l'élément le plus frappant dans un temple à l'abandon. Les principaux éléments mentionnés (sexe en érection, main levée supportant un fouet) sont conformes aux représentations de Min/Pan, mais la mention de la lune semble plutôt faire référence à un environnement mythologique. Les caractéristiques lunaires de Min à Akhmîm sont d'ailleurs bien connues⁹⁵. L'assimilation du Pan de Panopolis à Min est donc bien confirmée par cette description.

Ce dernier passage est révélateur du fait que le regard grec porté sur l'Égypte, encore à l'époque byzantine, est centré principalement sur la fascination qu'exercent ces divinités étrangères. Ce n'est pas de la ville de Panopolis que parle Étienne de Byzance, mais seulement de son dieu : il s'agit là du trait frappant, caractéristique, de la ville, plus que tout autre aspect de son urbanisation.

*

* *

L'Égypte qui se reflète dans les récits des auteurs grecs « classiques » – des Grecs étrangers visiteurs du pays – est principalement une Égypte religieuse. Que ce soit Hérodote, Plutarque, Diodore dans une certaine mesure ou Étienne de Byzance, aucun ne manque d'évoquer les temples, les divinités, les mythes et légendes qui circulent dans le milieu hellénophone du pays. Leurs œuvres, comparées aux sources égyptiennes, sont donc l'occasion d'étudier la civilisation égyptienne vue par les Grecs à partir du V^e siècle av. J.-C. Elles sont cependant aussi une fenêtre sur certaines réalités archéologiques, malgré l'impossibilité pour ces auteurs de pénétrer dans les temples qui limite l'étendue de leur récit, tout en nous renseignant sur la fonctionnalité d'un ensemble cultuel à une époque donnée. Au détour de ces textes, on peut relever aussi d'autres éléments utiles à l'archéologie égyptienne, que ce soit sur la situation physique de la ville, sa réputation ou son peuplement. Autant d'informations qui permettent de confirmer ou de préciser d'autres sources.

⁹⁴ Étienne de Byzance, *Les Ethniques*, s. v. Πανὸς πόλις, s. v. Χέμις. Traduction personnelle d'après le texte grec établi par A. MEINEKE, *Stephani Byzantii. Ethnicorum quae supersunt*, I, Berlin, 1849, p. 501 et p. 690-691.

⁹⁵ L'un des sanctuaires de Min s'appelait notamment *ḥw.t-j'ḥ*, « téménos-de-la-lune ». Voir aussi J.-G. OLETTE-PELLETIER, « Le dieu Min "protecteur de la lune". Aspects et rôles lunaires du dieu de la fertilité », *EAO* 72, suppl. n° 2, 2013, p. 9-16.

Pour Akhmîm, les indications géographiques et archéologiques fournies par les auteurs grecs combinées aux questions de toponymie nous offrent une esquisse de la perception de la ville par les Grecs, sur près d'un millénaire. Il en ressort que les centres d'intérêt des sources grecques et égyptiennes recouvrent des aspects fondamentalement différents de la vie de la cité et qu'on ne peut évaluer les uns au regard des autres qu'avec circonspection, en prenant en compte la différence intrinsèque du regard porté par les Grecs et par les Égyptiens sur leur environnement. De Persée à Pan, de Min aux Pans, de Chemmis à Panopolis, regard grec et regard égyptien sont empreints de culture et par conséquent subjectifs.

Et ces deux cultures, loin de se mêler, ont donné naissance à des traditions différentes : la tradition indigène s'est perpétuée localement, au cours de la domination lagide et après la conquête arabe, tandis que la tradition grecque s'est retirée dans le monde byzantin avec la disparition des derniers locuteurs grecs d'Égypte.

Cet ouvrage collectif réunit cinq études consacrées à différentes provinces (= *sepat*) et localités de l'Égypte ancienne. Il présente des approches toponymiques, archéologiques et cartographiques des espaces et pratiques cultuels de la II^e province de Basse-Égypte ainsi que des XXII^e, XVIII^e, XVI^e et IX^e provinces de Haute-Égypte. Il est le résultat de séminaires organisés dans le cadre de l'atelier de recherche « Provinces d'Égypte : géographie religieuse et réalités archéologiques » qui s'est tenu entre 2014 et 2016 au sein de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 et dans le cadre du LabEx ARCHIMEDE.

Mots-clés : II^e province de Basse-Égypte ; nome Létopolite ; Létopolis ; Aousîm ; voyageur ; auteur ancien ; Atfih ; XXII^e province de Haute-Égypte ; Hathor ; Isis ; vache Hésat ; temple ; communauté copte ; tombeau de *Cheikh* ; cimetière chrétien ; cimetière musulman ; IX^e province de Haute-Égypte ; Panopolis ; Akhmîm ; Chemmis ; Ptolémaïs Hermiou ; Grec ; *Interpretatio Graeca* ; Hérodote ; Strabon ; Diodore de Sicile ; Plutarque ; Étienne de Byzance ; Ptolémagrios ; Pa-Oudjy ; Thot ; province de l'Oryx ; sanctuaire ; centre agricole ; culte de canidé ; inhumation de canidé ; animal sacré ; momie votive ; Hardai/Cynopolis ; XVIII^e province de Haute-Égypte ; Cheikh Fadl ; Umm Raqaba/Arab Hamada ; papyrus Jumilhac ; Claude Sicard ; archéologie ; cartographie ; géographie ; *survey* ; topographie ; toponymie.

